

Jules Rémi Villemaire

Line Dezainde

Numéro 132, été 2006

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/40809ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions l'Interligne

ISSN

0227-227X (imprimé)

1923-2381 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Dezainde, L. (2006). Jules Rémi Villemaire. *Liaison*, (132), 32–35.

Jules Rémi Villemaire

LINE DEZAÏNDE

Peindre avec la lumière

PAR UN SUPERBE AVANT-MIDI printanier, dans un petit café de la rue Dalhousie à Ottawa, j'ai rendez-vous avec le photographe et artiste Jules Villemaire. Néophyte de la scène culturelle franco-ontarienne, j'appréhende quelque peu ma rencontre avec celui que l'on appelle «l'œil de l'Ontario français». On m'a également dit qu'il est une encyclopédie vivante, qu'il est une sommité dans son domaine, qu'il a travaillé avec tous les artistes de la région, etc. Inutile de préciser que la nervosité était au rendez-vous! Et pourtant! D'une simplicité désarmante, Jules Villemaire se présente, puis nous entamons deux cafés et une longue discussion décousue mais passionnée, sous le regard des passants profitant du luxuriant soleil d'avril. Comme dans les vues!

Né à Hull en 1948, Jules Villemaire a rapidement déménagé avec sa famille dans le quartier Vanier d'Ottawa. Le petit Jules aime apprendre, mais éprouve des difficultés. Ce n'est que beaucoup plus tard, dans la trentaine, que l'on diagnostique chez lui une forme de dyslexie. Certains sons se confondent, tels les «é» et les «è». Le milieu scolaire d'alors n'étant pas à l'affût de telles difficultés chez les enfants, Jules Villemaire se tourne naturellement vers les arts afin de pouvoir pleinement s'exprimer, sans texte. Au niveau collégial, il prévoit poursuivre des études en cinéma. Il raconte: «[...] j'étais aligné pour les inscriptions en cinéma. Après une heure et demie d'attente qui n'en finissait plus, j'ai remarqué que la lignée pour les inscriptions en photographie était beaucoup plus courte. Alors, j'ai changé de ligne!»

Jules Villemaire répète fréquemment que la photographie constitue «une mémoire muette», une autre façon de raconter, sans paroles, sans écriture. Cette passion pour la documentation a pleinement pris son envol lors de l'Exposition internationale de 1967, à Montréal. Comme pour de très nombreux jeunes de sa génération, Expo 67 a représenté pour lui un choc culturel, une ouverture sur le monde

et les autres peuples. «On s'apercevait qu'il existait d'autres mondes, d'autres modes de pensée.» Le choc passé, il devenait urgent de poser des gestes pour conserver cette énergie, ce bouillonnement culturel, afin de poursuivre cette quête d'ouverture au-delà de l'événement, mais aussi au-delà des frontières montréalaises. Il explique: «Le collège donnait une formation technique, mais sans le contenu. On restait dans les grands clichés de la photographie, mais avec Trudeau et son multiculturalisme, Expo 67, Mai 68 en France, il devenait primordial d'informer les gens, mais aussi de faire ressentir les émotions vécues et d'ajouter du contenu. Le photographe devait être témoin de cette époque.»

L'image seule ne suffisait plus. Début 70, c'est aussi la guerre du Vietnam. Pour la première fois, le public a accès à des photographies témoignant d'horribles scènes guerrières et des répercussions sur le peuple vietnamien et les soldats, donnant ainsi un visage humain au conflit, sans un grand décalage dans le temps. Ce fut d'ailleurs une des principales sources des réactions antiguerre de l'époque. «Il y avait une urgence de dire», explique Villemaire. La photographie servirait dorénavant de chien de garde.

Dans la vingtaine, Villemaire plonge dans les livres de photographes de renom tels Diane Arbus, Cartier Bresson, Joan Myers, Doretha Lange, Edvan DerEisder, et il effectue des recherches afin de mieux connaître les photographes de la guerre du Vietnam. Il s'intéresse également aux événements entourant Mai 68 à Paris. Toutes ces influences accroissent son penchant naturel pour les œuvres à caractères social et culturel et modifie sa vision de la société et celle de toute une génération. De la simple documentation, Jules Villemaire amorçait sa quête d'authenticité et de réalisme social.

L'œil de l'Ontario français

Jules Villemaire a photographié les artistes et les créateurs pour le compte de très nombreux organismes franco-



Page de gauche: Exposition « Voile d'âmes » (2005)

Prise de vue numérique, impression noir et blanc sur papier argentique, 122 cm x 122 cm



Exposition « Corps à corps » (2001-2002)

Prise de vue conventionnelle, montage numérique, impression à jet d'encre, 91,4 cm x 91,4 cm

ontariens, en particulier le Festival Théâtre Action, dont il garde les chaleureux souvenirs d'une grande fête culturelle à laquelle il a collaboré pendant plusieurs années ainsi que pour Contact ontariois. Pratiquement sans budget, le festival a pu se développer grâce au dévouement de nombreux artistes et artisans de la région.

Le carnet de route de Villemaire est franchement impressionnant: il a couvert douze éditions de Contact ontariois, travaillé pendant plusieurs années avec Fernand Leclair pour le Centre national des Arts d'Ottawa et d'autres institutions et organismes provinciaux, photographié de multiples plateaux de tournage pour l'Office national du film et le Théâtre du Nouvel Ontario, réalisé une série de trente vidéos intitulées *Points de repères* pour la télévision communautaire et portait sur la région de Prescott-Russel, pour ne nommer que ceux-là. Armé de milliers de photographies et d'incommensurables connaissances du milieu artistique franco-ontarien, Villemaire entreprend la publication d'un livre en 1992. En collaboration avec Marc Haentjens, il publie aux Éditions Prise de parole le luxueux livre intitulé *Une génération en scène*, qui rend compte du bouillonnement de l'époque grâce à une centaine d'images mettant en vedette les acteurs importants du début des années 1970 jusqu'aux années 1990. Marc Haentjens a collaboré à de nombreux projets et raconte que «Jules travaille discrètement derrière sa caméra, mais ce n'est pas un solitaire et il aime les collaborations, les grands projets. Il a une très grande énergie et déborde d'idées. Il a aussi un grand fond socialiste... presque anarchique.»

L'art qui dénonce

Intitulée *Le travailleur*, la première exposition de Jules Villemaire s'est déroulée en 1979, à Hearst, dans le nord de l'Ontario. Cette série photographique constitue une documentation de style journalistique relatant 8 mois de la vie des travailleurs forestiers de la région. Les images, tirées sur 35 mm en format 11" x 14" noir et blanc, démystifient cet univers, en appui aux écrits d'une collègue journaliste qui a collaboré au projet. Souhaitant montrer son travail à un public qui ne fréquente pas habituellement les galeries, l'exposition se transporte à la taverne Windsor, à Hearst. Cette décision fut controversée puisque les photographies tentaient de contrer les préjugés de l'époque à l'endroit des peuples autochtones au moment même où la ville vivait des tensions raciales.

Une seconde exposition, intitulée *Un moment particulier, ou Un moment anodin*, revêt un caractère plus intime. Huit femmes sont représentées dans des scènes du quotidien. Une image présente l'une d'elles en jaquette, qui contemple paisiblement le paysage à sa fenêtre, explorant ainsi un certain état d'âme nostalgique. Même dans ses portraits, Jules Villemaire accorde une grande place aux opinions et aux commentaires des sujets. La participation active des sujets est primordiale, car c'est au sein de cette interaction et de cette complicité qu'il va puiser l'essence même des figurantes.

En 1989, l'exposition *Les oubliés/No Names* avait été commandée par Option Bytown, un organisme dont la mission est de fournir des logements permanents avec sou-

tien aux sans-abri, souvent aux prises avec des problèmes de santé mentale, de toxicomanie ou d'invalidité. Touché par les nombreuses et parfois sordides histoires qu'on lui raconte ou qu'il observe, il choisit non pas simplement de raconter la vie communautaire, mais de photographier les locataires de manière très classique, dans le style des portraits officiels. «C'était une question de dignité humaine. Je trouvais que ces personnes méritaient mieux. Je leur donnais immédiatement une photographie de type Polaroid et pour la plupart d'entre eux, c'était la seule photo d'eux-mêmes dont ils disposaient», relate Villemaire, le regard triste et lointain. La présentation de la série photographique suscita de nombreuses réflexions: «Le public était mal à l'aise et ça devenait instantanément politique.»

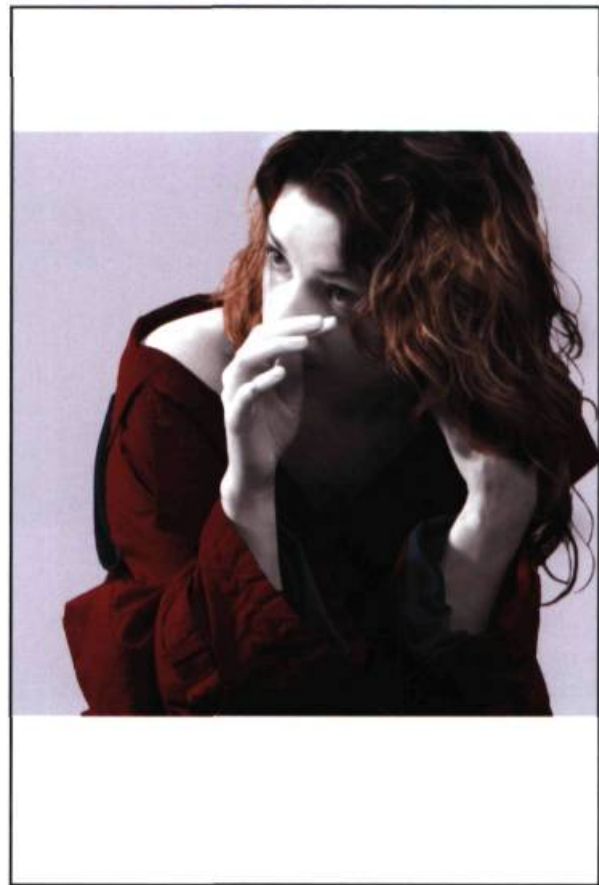
Un homme de son temps

Toujours à l'affût des nouvelles techniques photographiques et ouvert aux changements, Jules Villemaire a modifié sa pratique pour inclure les caméras numériques et les ordinateurs. Il est fasciné par tous les gadgets et logiciels mais est catégorique lorsqu'il parle de méthode: «Malgré les moyens techniques contemporains, il faut avoir une bonne connaissance des fondements du médium et de l'histoire des techniques qui ont mené la photographie à son état actuel.»

Cette recherche picturale et technologique s'est matérialisée en de nouvelles expérimentations. L'exposition *Corps à corps*, présentée en juin 2001, comporte des images de danseuses, croquées sur le vif, ultérieurement intégrées par ordinateur à un paysage onirique et à saveur futuriste. La plus récente série de photographies de Jules Villemaire, titrée *...de connivence*, a été dévoilée en mars 2006 au MIFO (Mouvement d'implication francophone d'Orléans), plus précisément à la galerie Eugène-Racette. Une série de photographies, monochromes et colorées de façon numérique, représentent deux femmes placées côte à côte ou toutes seules. La recherche picturale fait écho à la quête d'authenticité et d'émotions des femmes d'âges différents. Villemaire se plaît à découvrir cet «instant magique», ce moment où les regards se croisent et où naît la complicité.

Saisir l'émotion et toutes ses subtilités, redonner un peu de dignité, explorer l'essence même de l'expérience humaine, tenter de comprendre ce monde qui nous entoure par ses acteurs et actrices du quotidien. Dissimulé derrière sa caméra, l'œil acéré, Jules Villemaire met en scène, observe et capte sur pellicule ces éphémères instants de vérité, sans compromis. ■

Line Dezainde est une artiste des nouveaux médias, qui partage son temps entre son emploi de directrice des communications pour l'organisme MASC, son travail de journaliste-pigiste pour l'hebdomadaire Voix et les contrats de rédaction, de traduction et d'édition, la musique, son chum et ses deux charmants ados.



Exposition «...de connivence», polytyque (2006)

Prise de vue numérique, impression à jet d'encre sur canevas, 91,4 cm x 308 cm x 5,8 cm